The Burning Water: An Ecological Transmutation

During her travels, Julie Genelin was struck by the widespread use of plastic water bottles, carried by tourists like life buoys. She chose to reinterpret this ubiquitous industrial object, revealing an unexpected dimension—rebirth. *The Burning Water* immerses us in a paradoxical universe where the potential violence of a Molotov cocktail is transformed into a poetic celebration of time. Originally composed of four pieces in 2009, the work has now evolved into a series of 100 beeswax candles, symbolizing ecological transmutation.

Through this piece, the artist explores the paradigm of metamorphosis—specifically, the myth of transmutation—by transforming a water bottle into a candle, and then into a potential weapon. The choice of beeswax, a noble and natural material, stands in stark contrast to the latent violence of the object it represents. The cotton wick, evoking both life and death, symbolizes the fragility of existence. Candles have long been associated with the passage of time; as they burn slowly, they create an intimate and contemplative atmosphere, inviting meditation akin to a contemporary vanitas. Here, the candle also serves as a vessel for alchemical transformation. The flame, a symbol of life and light, consumes the wax, unveiling new forms. The original object, now resembling a Molotov cocktail, is stripped of its destructive force.

The slightly twisted candles appear to have been shaped by fire, reinforcing the idea of profound transformation. Their repetition lends the work a quasi-sacred quality, reminiscent of votive offerings and religious rituals. This multiplication of forms transforms a singular object into a powerful collective statement, radiating an urgency that demands shared energy and action.

At its core, the work invites participation—not just by the artist, but by others—suggesting that transformation is a collective endeavor. The concept of transmutation becomes more than an ecological wake-up call; it is a call to action. After all, in the collective unconscious, the Molotov cocktail symbolizes popular uprising.

With *The Burning Water*, Julie Genelin creates a space for dialogue where matter regenerates and ideas evolve. This poetic alchemy, echoing Bachelardian concepts of raw matter and “imaginatives forces,” urges us to reconsider our relationship with the world. The artist celebrates transformation and art’s unique power to transcend conflict.

Text by Madeleine Filippi

Art Critic – Member of the AICA France

Traduction from the French by ChatGPT and corrections by Elizabeth Lazater

« L'Eau qui brûle : une transmutation écologique »

Lors de ses voyages Julie Genelin est marquée par la prolifération des bouteilles d'eau en plastique, que les touristes portent sur eux telles des bouées de sauvetage. Elle décide alors de revisiter cet objet usuel et industriel pour en extraire une dimension inattendue : celle de la renaissance. L'œuvre « L'Eau qui brûle », nous plonge dans un univers paradoxal où la violence potentielle d'un cocktail Molotov se mue en une célébration poétique du temps qui passe. Initialement au nombre de quatre en 2009, elle prend ici la forme d'une série de 100 bougies réalisées en cire d'abeille pour célébrer une transmutation écologique.

A travers cette œuvre, elle joue avec le paradigme de la métamorphose et plus particulièrement avec le mythe de la transmutation en détournant la bouteille d'eau en bougie, puis en arme potentielle.

Le choix de la cire d'abeille, matériau noble et naturel, contraste avec la violence potentielle de l'objet représenté. La mèche de coton, quant à elle, évoque à la fois la vie et la mort, symbolisant la fragilité de l'existence. La bougie est depuis toujours associée à la notion de temps qui s'écoule. En brûlant lentement, elle crée une atmosphère intime et contemplative, invitant à la méditation telle une vanité contemporaine. Ici, la bougie devient également un vecteur de changement alchimique. La flamme, symbole de la vie et de la lumière, consume la cire, laissant apparaître de nouvelles formes. L'objet initial devient cocktail Molotov, mais est dépouillé de sa dimension destructive. Les bougies, légèrement tordues, semblent avoir été façonnées par le feu, renforçant ainsi l'idée d'une évolution profonde. Leur multiplication confère à l'œuvre un caractère quasi sacré, et évoque les offrandes votives et les rituels religieux. Cette prolifération transforme l'objet unique en un ensemble puissant, capable de générer l'urgence d'une énergie collective. C'est là que réside tout l'enjeu de cette œuvre, qui peut être activée par d'autres également et non uniquement par l'artiste elle-même ; laissant présager que chacun a sa part à jouer. Ce paradigme de la transmutation que l'on décèle aisément, n'est pas un simple message de prise de conscience écologique mais bel et bien de mise en action. Rappelons que l'objet même du cocktail molotov est synonyme dans l'inconscient de soulèvement populaire.

À travers « L'Eau qui brûle », Julie Genelin crée un espace de dialogue où la matière se régénère et les idées évoluent. Cette alchimie poétique, qui fait écho aux concepts bachelardiens de matière première et de « forces imaginantes », nous invite à repenser notre rapport au monde. L'artiste célèbre ainsi la puissance de la transformation et la capacité de l'art à transcender les conflits.

Texte de Madeleine Filippi
Critique d'art – membre de l'AICA France